

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1914. Chapitre XLVI : « *La faim* ».

Les Belges sont doués d'un ressort moral qui les soutient dans l'adversité ; c'est ainsi que même après Anvers, grâce à ce don de réaction, ils purent voir quelque lueur dans les ténèbres, et reprendre courage. Le désastre, disaient-ils, n'était pas irréparable. Dans la vie des nations, comme dans celle des individus, une défaite qui semble écrasante apparaît, à la longue, comme une sorte de victoire. Il faut une foi profonde ou la perspective de l'Histoire pour arriver à ces conclusions rassurantes ; mais avec une compréhension rapide, intuitive, les Belges sentirent, confusément d'abord, que leur armée avait, après tout, exécuté un mouvement habile en se retirant d'Anvers ; si les troupes étaient restées dans la forteresse elles auraient été prises comme des souris dans une trappe, tandis que maintenant elles parviendraient peut-être à joindre l'aile gauche des Alliés, ou tout au moins à menacer l'aile droite des Allemands, refoulée, disait-on, jusqu'à Ypres. Le Gouvernement belge était probablement à Ostende, et d'après

certaines rumeurs – assez ridicules selon nous – il irait à Guernesey.

Le major Langhorne, de notre armée, attaché militaire à Berlin, se trouvant à Bruxelles, un jour ou deux après qu'Anvers fut abandonné, dit que si Anvers n'était pas une victoire pour les Belges, ce n'en était guère une pour les Allemands, puisque dans leur ardeur à faire une entrée de grand style dans la capitale de la petite nation conquise, ils avaient laissé le pays ouvert du côté de la mer, vers l'ouest, et permis à l'armée belge de s'échapper et de conquérir la gloire immortelle de l'Yser.

Mais quelque consolante que fût pour les Bruxellois la pensée que les Allemands avaient commis une faute dont l'Histoire parlerait un jour, ils avaient une préoccupation intense qui, à partir de ce moment, devait hanter les esprits : la perspective de la famine. Le blé n'était pas encore arrivé d'Anvers. On disait même que les Belges, en quittant la citadelle, avaient détruit les vivres qui s'y trouvaient, d'où la remarque d'un général allemand :

- *Si cela est vrai, toute la population belge peut mourir de faim.*

Le Comité avait fait tous ses efforts pour se procurer des approvisionnements. M. Millard K. Shaler, en sa qualité de citoyen américain, était allé à Londres de la part du Comité pour

acheter du grain. Il acheta du blé mais ne put obtenir de l'exporter en Hollande.

La situation s'aggravait ; le pays n'était plus approvisionné que pour une quinzaine de jours. Le pain gris apparaissait même sur la table de la Légation. Il n'était pas exact que les vivres d'Anvers eussent été détruits, et nous continuâmes nos efforts pour les amener ici. Les comités locaux ne pouvaient faire grand-chose ; la tâche devait être conçue, comme je l'expliquai à leurs délégués, dans un esprit largement national, et nous commençâmes à envisager les moyens. Il y avait des vivres en certaines parties de la Terre ; les greniers étaient remplis dans ce pays qui se dessinait mystérieusement, là-bas vers l'ouest, ce pays que la vieille Europe n'avait jamais compris et vers lequel elle se tournait maintenant pour obtenir secours, aide et réconfort. Certes, les obstacles seraient énormes : la flotte anglaise bloquant la mer, l'hostilité entre Allemands et Belges. Je discutai la situation avec Villalobar, avec M. Francqui, M. Heineman et beaucoup d'autres, jusqu'à ce que quelqu'un, une lueur d'espoir dans les yeux, s'écriât :

- *Mais la Convention de La Haye ! Suivant la Convention de La Haye, la puissance occupante a le devoir de nourrir la population.*

Et alors, par ce défaut de l'esprit humain qui croit un problème résolu parce qu'on l'a réduit en

formule, ces messieurs poussèrent un soupir de soulagement et se renfoncèrent dans leurs fauteuils, comme si la phrase arrangeait tout !

Je leur dis que les Belges ne pouvaient manger la Convention de La Haye, si c'était tout ce que nous avions à leur offrir. Et un jour, le 14 octobre, je reçus la visite du baron von der Lancken et de M. Helfferich dont le nom est devenu bien connu dans le monde politique allemand, comme il l'était déjà dans le monde commercial, M. Heineman avait connu M. Helfferich dans les affaires, et me l'avait présenté pour m'aider dans certains efforts officieux tendant à diminuer le fardeau imposé aux banquiers belges par l'énorme contribution de guerre. Au cours de ces démarches j'avais été voir M. von Lumm, gros homme blond, sérieux, dont la tête rasée s'ornait de grandes lunettes d'écaille à verres ronds. Ce banquier allemand, peu de temps avant la guerre, lors d'une visite à Bruxelles, avait été reçu partout, introduit à la Banque Nationale, régalé d'un banquet et, pour finir, décoré. Tout cela le désignait dans l'esprit administratif allemand, comme chef de la *Bank Abteilung*. Ses instructions étaient sévères et il ne put réduire les sommes importantes réclamées à la banque. Mes efforts cependant ne furent pas tout à fait perdus car, en causant avec mes deux visiteurs de ce jour, j'abordai la question du pain.

J'obtins que la totalité des vivres, si l'on parvenait à les importer, irait à la population civile belge. C'était un point de gagné, d'une importance capitale. Dans l'intervalle, le comité de Bruxelles (Comité central de secours et d'alimentation) avait développé son organisation. Suivant le mot de M. Émile Francqui, l'enfant donna naissance à la mère ; le comité local enfanta le « *Comité national de secours et d'alimentation* » dont Villalobar et moi continuâmes à être patrons. Il organisa des sous-comités dans chacune des provinces de Belgique, ou plus exactement, puisque les deux Flandres étaient inaccessibles, dans sept des neuf provinces.

Ce fut une circonstance heureuse, que l'organisation se formât plus ou moins sur le modèle du Gouvernement belge, dont le système est basé sur la commune, noyau de toute l'organisation.

Ainsi, lorsque nous entreprîmes l'oeuvre de secours, nous eûmes sous la main un organisme de distribution, qui simplifia notre tâche et connut immédiatement toute personne se trouvant dans le besoin. Bien que, par nature, ils méprisassent le système, les Allemands ne touchèrent pas à l'organisation communale. En fait, il ne leur eût pas été possible de gouverner le pays aussi facilement, ni d'acquérir, aux yeux des ignorants, cette réputation d'habileté, ni de présenter comme un résultat de leur administration l'ordre

relatif qui régnait, sans cette discipline du gouvernement autonome que les Belges ont acquise dans leur vie communale.

M. Francqui était président du comité exécutif du Comité national, et son génie pratique dirigeait toute l'organisation belge.

Il était absolument désigné, par sa nature, son expérience et son entraînement, pour sa lourde tâche. Il était directeur de la Société générale. Il avait commencé sa carrière comme officier dans l'armée belge ; compagnon de Stanley en Afrique, plus tard au Congo lieutenant fidèle du roi Léopold II, dont il avait représenté les intérêts en Chine, M. Francqui occupait une situation en vue dans le monde financier ; jugeant bien les hommes, affiné par ses longs voyages, exercé aux affaires, il était doué d'une volonté inébranlable et d'une inlassable énergie. Né à Bruxelles, d'une famille wallonne, plein d'esprit wallon, il faisait le plus agréable compagnon. Nous devînmes amis ; la compensation de notre tâche ardue et difficile, ce furent ces heures de camaraderie, où il venait prendre une tasse de thé l'après-midi et où nous nous rencontrions dans le salon de son hôtel de l'avenue Louise, plein des souvenirs de ses voyages.

Nous avons fixé une réunion à la Légation d'Amérique pour le vendredi 16 octobre 1914, afin d'examiner le problème du ravitaillement. La première chose à faire était de s'assurer le

consentement du Gouvernement britannique à l'importation des vivres ; la seconde était d'obtenir la garantie que les vivres ainsi importés seraient exempts de réquisitions de la part des Allemands. Cela fait, les vivres pourraient être distribués par le Comité national, sous le patronage des ministres d'Espagne et d'Amérique. La théorie, comme il arrive souvent, était juste ; la grande question était de la mettre en pratique ; et, les deux nations dont dépendait l'expérience étant précisément engagées dans une guerre à mort, la tâche avait de quoi décourager l'optimisme le plus robuste.

Le baron von der Lancken arriva de bonne heure avec le *Geheimrat* Kaufmann ; plus tard vinrent MM. Heineman et Hulse et nous discutâmes longtemps l'importante question. Il était nécessaire que quelqu'un allât à Londres exposer la cause belge devant le Gouvernement britannique. Je proposai le baron Lambert. Villalobar, qui entra, approuva mon choix et envoya immédiatement son auto chercher le baron qui ajusta son monocle d'un air de doute, en apprenant la mission difficile que nous voulions lui confier. Alors arrivèrent M. Solvay, M. Francqui et M. Emmanuel Janssen.

On les introduisit dans une autre pièce. Ils venaient me demander officiellement d'agir ;

comme je m'occupais déjà de l'affaire nous supprimâmes les formalités et, comme les Belges et les Allemands ne pouvaient se rencontrer, nous poursuivîmes la discussion en allant et venant, le marquis et moi, d'une pièce à l'autre. Finalement, on décida que le baron Lambert et M. Francqui iraient à Londres pour y faire connaître la situation du pays et que Gibson s'y rendrait également avec des lettres de Villalobar et de moi-même, mettant nos collègues de Londres au courant de la situation et requérant leurs bons offices.

Nous consacrâmes le reste de la journée à préparer des lettres et des télégrammes, tâche assez compliquée, car il fallait dire la même chose en quatre langues, français, allemand, espagnol et anglais. Puis nous préparâmes, pour la signature du feld-maréchal von der Goltz, la lettre adressée au Comité central * (l'organisation nationale n'étant pas encore complètement réglée) par laquelle il garantissait que les vivres à importer seraient exempts de réquisition, et réservés exclusivement aux Belges. C'était pour ainsi dire notre constitution, la pierre angulaire de notre édifice.

Puis nous décidâmes de faire un appel au monde civilisé par l'intermédiaire du président des États-Unis et du roi d'Espagne. Villalobar, télégraphiant à son souverain, déposait l'appel a *los reales pies de Vuestra Majestad*. Mon

télégramme au Président était conçu dans ces termes :

Au Président, Washington.

Dans deux semaines, la population civile de Belgique, déjà, dans la misère, se trouvera devant la famine. En présence de cette situation, et à la requête du Comité de secours, je me permets d'appeler votre attention sur mon télégramme au Département, en date du 16 octobre, persuadé que votre grand coeur trouvera quelque moyen qui permette à l'Amérique de procurer des vivres à ces populations affamées, pour les jours sombres du terrible hiver qui approche.

WHITLOCK

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* GENERAL GOVERNEMENT IN BELGIEN

Brüssel, den 16 Oktober 1914.

Auf die gefällige Zuschrift vom heutigen Tage beehre ich mich ganz ergebenst zu erwidern, dass ich das Unternehmen des Comité Central de Secours et d'Alimentation mit lebhafter Genugtuung begrüße und kein Bedenken trage, hiermit ausdrücklich und förmlich die Versicherung zu geben, dass die zur Ernährung der Zivilbevölkerung von Belgien seitens des Komitees eingeführten Lebensmittel aller Art, ausschliesslich für die Bedürfnisse der Bevölkerung Belgiens vorbehalten sind, dass dieselben demnach von der Requisition seitens der Militärbehörden frei sein sollen und endlich, dass dieselben zur ausschliesslichen Verfügung des Comitées verbleiben.

FRH. VON DER GOLTZ, *General Feldmarschall.*

An das Comité de Secours et d'Alimentation, Brüssel.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL EN BELGIQUE

BRUXELLES, le 16 octobre 1914.

Comme suite à l'estimée lettre de ce jour, j'ai l'honneur de confirmer que j'approuve avec une vive satisfaction l'oeuvre du Comité Central de Secours et d'Alimentation, et que je n'hésite pas à donner formellement et expressément par la présente, l'assurance que les vivres de tous genres importés par le Comité pour l'alimentation de la population civile, sont réservés exclusivement pour les besoins de la population de la Belgique, que par conséquent ces vivres sont exempts de réquisition de la part des autorités militaires et qu'ils restent à la disposition exclusive du Comité.

BARON von DER GOLTZ, Général *Feld-maréchal*.

Au Comité de Secours et d'Alimentation, Bruxelles.

GENERAL GOVERNMENT IN BELGIUM

BRUSSELS, October 16, 1914.

In accordance with your esteemed letter of this date, I have the honour to confirm that I approve with a lively satisfaction the work of the Comité Central de Secours et d'Alimentation, and that I do not hesitate to give formally and expressly by these presents the assurance that food-stuffs of all kinds imported by the Comité for the feeding of the civil population will be reserved exclusively for the needs of the population of Belgium, that consequently these food-stuffs are exempt from requisition on the part of the military authorities, and that they remain at the exclusive disposition of the Comité.

BARON VON DER Goltz, *Field-Marshal General*.

To the Comité de Secours et d'Alimentation, Brussels.

Notes.

Traduction française : « *La faim* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XLVI (1914) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 137-142. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **52** (« *Hunger* »), volume 1, pages 220-229, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2052.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels 12 (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), 24 (« *Richard Harding Davis* » ; pages 96-99) 32 (« *Tamines* » ; pages 138-141), 33 (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), 39 (« *The adventure of the duchess* » ; pages 177-180), 43 (« *Ruined Louvain* » ; pages 193-194), n'ont pas été traduits (ou ont été « fondus ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originale **espagnole**: www.idesetautres.be

<http://www.idesetautres.be/upload/19141014%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141014%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141015%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141015%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141016%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141016%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

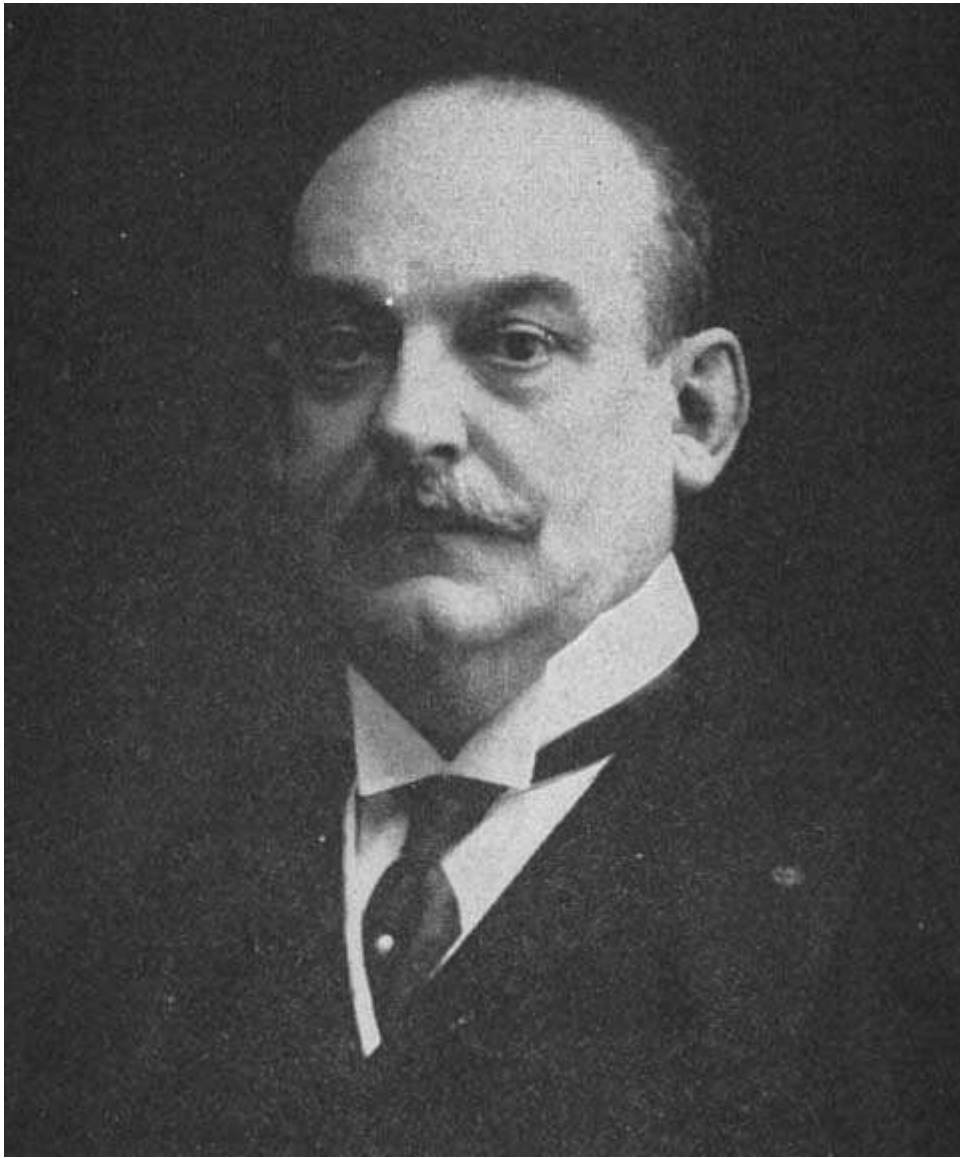
<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction d'une photo extraite de **Hugh GIBSON**, *A journal from our Legation in Belgium*

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



Monsieur Emile Francqui